

Un arbre qui marche...
Approche de la botanique chez Goethe et Gide
Eugène Michel

Goethe publia son *Essai d'expliquer la métamorphose des plantes* en 1790, il avait alors 41 ans. Cet essai démontre comment toutes les parties d'une fleur résultent de la feuille. Les pétales et les étamines sont une modification de feuille. Cette conception originale fait partie maintenant du savoir scientifique. Un récent traité de botanique rend d'ailleurs hommage à Goethe : "Se basant sur d'excellentes observations qu'il avait faites dans le jardin botanique de Palerme, il a reconnu l'unité foliaire fondamentale, dénominateur commun de toutes les formes, de toutes les organisations qui différencient les plantes, les unes des autres"¹. Rudolf Steiner, à la fin du XIXe, n'hésita pas à écrire que "Goethe était le Copernic et le Kepler du monde organique"².

Suite à une maturation durant son premier voyage en Italie, ce fut le 17 avril 1787, à Palerme, que Goethe eut la révélation de l'*Urpflanze*, la plante originelle, modèle pour expliquer le passage phylogénétique de l'un au multiple. Cette idée le conduisit à observer attentivement le développement des plantes, en particulier selon leur environnement.

Dans son *Histoire de mes études de botanique*, publiée en 1817, Goethe raconte comment son intérêt pour les végétaux apparut lors de son arrivée à Weimar en 1775 par la relation utilitaire avec la forêt et par la création d'une sorte de jardin botanique à Weimar. Ce fut à cette époque qu'il lut et admira Linné, puis Rousseau.

¹ Aline Raynal-Roques, *La botanique redécouverte*, Ed. Belin, 1995, page 209.

² Rudolf Steiner, Introduction à la *Métamorphose des plantes*, 1884.

Parmi ses aînés, une autre grande admiration de Goethe fut Buffon. A tel point qu'il prétendait que sa grande fierté était d'être né la même année que la publication des trois premiers tomes de la célèbre *Histoire Naturelle*, en 1749.

Nul doute que Goethe ait lu attentivement le remarquable discours d'introduction de Buffon : *De la manière d'étudier et de traiter l'Histoire Naturelle*. Dans ce texte, Buffon exprime les mêmes préoccupations que Goethe. En effet, la grande question est de relier l'un et le multiple. Buffon explique que l'observateur est d'abord ébloui par la diversité - et c'est ce qui arriva à Goethe en Italie - puis, après un moment de découragement, il lui faudra "s'élever à des vues plus générales". Dans son texte, Buffon s'oppose à Linné car il ne comprend pas que l'on puisse un jour expliquer le tout par la méthode de classification par les parties qui divise à l'infini la nature. Le même réflexe se produit chez Goethe qui confie en 1817 : "Ce que Linné cherchait à dissocier par la force devait nécessairement aspirer, selon le besoin le plus profond de mon être, à la réunion"³.

Il faut d'ailleurs mentionner la découverte par Goethe en 1784 de l'os intermaxillaire chez l'homme, qui est présent chez tous les mammifères porteurs d'incisives. Goethe compara l'évolution de cet os depuis le chevreuil jusqu'au morse, au singe et à l'homme. Les scientifiques de l'époque refusèrent de s'intéresser à la découverte de Goethe, et il est probable que cette déception amplifia le désir de Goethe de fuir Weimar. L'os intermaxillaire corroborait l'affirmation unifiante de Buffon : "La première vérité qui sort de cet examen sérieux de la Nature, est une vérité peut-être humiliante pour l'homme ; c'est qu'il doit se ranger lui-même dans la classe des animaux, auxquels il ressemble par tout ce qu'il a de matériel..."⁴

En 1798, Goethe écrivit pour Christiane Vulpius, une version sous forme de poème de *La Métamorphose des plantes*. Par ce poème scientifique, Goethe rejoignait une démarche de la Renaissance, et il aurait même envisagé d'écrire un texte plus vaste sur la nature comparable à celui de Lucrèce. Le poème *La Métamorphose des plantes* se conclut par une comparaison entre le développement des plantes et celui de l'amour.

Pour passer de Goethe à Gide, il n'est que de lire le texte que Gide donna pour l'hommage à Goethe publié en 1932 par la NRF. Gide écrit : "Si je

³ Cité par Jean Lacoste, in *Goethe, Science et philosophie*, PUF, 1997, p. 24.

⁴ Vers 1860, dans sa *Notice historique sur les progrès de l'opinion relative à l'origine des espèces*, Darwin rend hommage, après Buffon et Lamarck, à Goethe, Erasme Darwin, et Geoffroy-St-Hilaire. (mentionné par J. Lacoste, Op. cité)

cède ici à un besoin de naturaliste, ce besoin, je le retrouve encore en Goethe. Si intellectuel qu'il pût être, Goethe ne perd jamais de vue le monde phénoménal. Un sûr instinct le guide et ne lui permet de penser, antimystique, que d'accord avec les lois de l'univers sensible"⁵. La lecture du second Faust orienta Gide vers Goethe, et la découverte des *Elégies romaines*, lues en 1892, lui permit de se "délivrer des entraves d'une morale puritaine"⁶. En effet, si Goethe se passionne d'études artistiques et scientifiques lors de son séjour en Italie, il n'en reste pas moins homme :

*De n'étudier qu'à moitié, je suis doublement heureux.
Est-ce que je ne m'instruis pas aussi bien à caresser la forme
D'un sein charmant, à glisser la main jusqu'aux hanches ?*⁷

Gide écrit à propos de cette lecture de jeunesse : "Je devais faire mien ce tranquille et harmonieux épanouissement dans la joie". Le plus étonnant, c'est que Gide, à un peu plus d'un siècle d'intervalle, revivra le voyage initiatique goethéen vers le sud.

Quant à son intérêt pour les plantes, dans *Si le grain ne meurt*, Gide raconte qu'il fut initié enfant à la botanique par sa gouvernante Anna Shackleton qui suivait des cours au Museum et qui tenait un herbier "considérable et remarquablement arrangé". Le jeune Gide accompagnait Anna dans des excursions collectives et comme elle, avec son aide, faisait un herbier. Gide précise : "A La Roque, l'herbier régnait en seigneur ; tout ce qui se rapportait à lui, on l'accomplissait avec zèle, avec gravité, comme un rite..."⁸

Roger Bastide a intitulé "André Gide jardinier" le 1er chapitre de son livre *Anatomie d'André Gide*⁹. Il y écrit : "André Gide est plus jardinier qu'herboriste, et quand il soigne ses fleurs, c'est encore aux hommes qu'il pense et à la culture des âmes. Plus qu'à Rousseau alors, ne serait-ce pas à Goethe qu'il vaudrait mieux le comparer ?" Cependant, pour Bastide, Gide dans sa maturité n'est pas un naturaliste qui, comme Goethe, essaierait de vérifier des hypothèses sur les plantes, mais "encore une fois un jardinier - donc un moraliste des plantes", et les deux leçons pour les humains révélées par les soins apportés au jardin de Cuverville sont le repiquage - avec coupe

⁵ *Feuillets d'automne*, Mercure de France, p. 148.

⁶ *Feuillets d'automne*, p. 152.

⁷ *Elégies Romaines*, V.

⁸ Pléiade, 1993, page 368.

⁹ PUF, 1972 (Texte repris des *Cahiers du Sud*, n°s390-391, 1966)

de certaines racines - qui fortifie la plante et la taille qui améliore les fruits. Autrement dit, il faut que l'enfant s'éloigne de sa famille, et, plus tard, que l'adulte sache faire des choix.

Récemment, Daniel Desormeaux¹⁰, au-delà de son analyse de la botanique dans *Paludes*, écrit : "Il existe dans l'oeuvre entier de Gide un effet botanique" et il rappelle que, dans *Les Nouvelles Nourritures*, Gide compare explicitement le développement de l'enfant au développement de la graine. C'est en fait l'une des thèses principales des *Nouvelles Nourritures* que "d'écouter plus volontiers les enseignements de l'histoire naturelle, que ceux de l'histoire humaine"¹¹. Ainsi, par sa démarche, Gide s'inscrit dans les objectifs du XVIIIe siècle et rejoint à l'évidence un Rousseau ou un Goethe.

Rappelons que déjà, en 1928, un scientifique de Zurich, Jean Strohl¹², se plaisait à retrouver le naturaliste allemand Oken dans *Dindiki*, évoquait la présence florale dans les noms des *Caves du Vatican*, et approuvait l'utilisation de l'histoire naturelle dans *Corydon*. Le même Jean Strohl participera d'ailleurs à l'hommage à Goethe de la NRF en 1932 avec un article remarquable : "Goethe, savant naturaliste". Il y cite ce propos tenu par Goethe en 1784 dans un texte sur le granit : "Qu'on m'accorde donc, à moi qui en moi-même et en d'autres, a beaucoup souffert de la versatilité des sentiments humains, la sublime sérénité que procure le voisinage solitaire et muet de la grande Nature qui parle bas".

Mais, c'est avec l'étude magistrale de Daniel Moutote, *Les images végétales dans l'oeuvre d'André Gide*¹³, que la relation viscérale de Gide avec les plantes apparaît dans toute son ampleur. Moutote explore de façon exhaustive le symbolisme entièrement positif de la fleur, du fruit, de la graine et de la culture chez Gide, et celui plus ambigu du germe et de la racine. Le végétal, rencontré depuis l'enfance, sera le chemin par lequel, tout au long de sa vie, Gide cherchera un modèle pour l'amélioration de soi. Moutote écrit que pour Gide "le végétal figure l'être humain sans l'importune conscience" (p. 159). La tentative de retrouver l'Eden s'exprime dès l'exergue des *Nourritures terrestres* : "Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre"¹⁴, et l'accès au Jardin est réalisé dans les *Nouvelles Nourritures*. Toutefois, Daniel

¹⁰ *Une nomenclature fictive : Paludes et l'histoire naturelle*, Bulletin des amis d'André Gide, n°117, janvier 1998.

¹¹ Livre troisième.

¹² "Réflexions sur les relations entre l'art et la science, à propos de l'oeuvre d'André Gide", in *Hommage à André Gide*, Ouvrage collectif, Ed. du Capitole, 1928.

¹³ PUF, 1970.

¹⁴ Le Coran, II, 23.

Moutote conclut en faisant remarquer que le dernier livre de Gide raconte l'histoire de Thésée qui tue le Minotaure. En effet, in fine, Gide semble vouloir que la volonté humaine repousse le danger de régression dans un plaisir végétatif statique et "stupide".

En guise de conclusion, nous dirons que si l'intérêt de Goethe et de Gide pour la botanique s'inscrit dans une relation plus large avec les autres domaines de l'histoire naturelle, les végétaux n'en sont pas moins le savoir privilégié duquel ces deux auteurs tentent de déduire une sagesse pour l'existence humaine.

Au-delà de son oeuvre, c'est l'homme lui-même que Gide admirait en Goethe, et les deux auteurs en définitive démontrèrent par l'exemple que l'être humain connaît, à l'instar des plantes, la nécessité de se développer tout au long de sa vie. Dans son introduction au *Théâtre* de Goethe, Gide écrit: "Oui, Goethe a très vite admis que tout développement, à commencer par celui de son propre être, implique un choix et, partant, d'incessants sacrifices, de même que la plante ne peut à la fois donner sève à tous ses bourgeons."¹⁵

Dans *Dindiki*, Gide imagine qu'il devient l'arbre du lémurien que lui avait offert le chef d'un village africain, "un arbre qui marche et mène où l'on ne voudrait pas aller..."¹⁶ Cet arbre qui marche, n'est-ce pas pour Gide Goethe justement qui prend le relais du père trop tôt disparu, Goethe dont il dit : "Rien ne m'aura calmé dans la vie comme la contemplation de cette grande figure"¹⁷

¹⁵ Pléiade, 1951.

¹⁶ *Feuillets d'automne*, p. 60.

¹⁷ *Journal*, 1895 (repris avec la variante "rassuré" dans *Feuillets d'automne*, p. 152).

?

Novembre 1999